L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

PARAIT LES MARDI, JEUDI ET SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE.

NOUVELLE-ORLÉANS;

MARDI MATIN, 19 MAI.

FEUILLETON.

LES

INVISIBLES DE PARIS.

PAR GUSTAVE AIMARD.

SECONDE PARTIE

PASSE-PARTOUT.

XVI

A LA LIMACE.

A deux lieues environ du Havre, la route impériale, qu'on nommait à cette époque route royale, est coupée à angle droit par un chemin à barrières assez large, mais mal pavé, qui, en moyen d'un cantonnier pointe, et plus mal entretenu encore que mal pavé.

Ce chemin de dégagement est bordé de fossés nombreux et d'une double ligne de pommiers dont les troncs et les branches affectent les formes et les paraboles les plus fantastiques.

Quelques jours après les événements rapportés dans mes chapitres précédents, une charrette attelée d'un nouveau cheval dont la tête était tournée du côté du Havre, s'arrêtait, vers sept heures de l'après-midi, à l'angle même du chemin précité.

Un homme de haute taille, en costume de matelot et tenant à la main un énorme bâton, descendit de la charrette, dans laquelle se trouvait un paysan.

L'homme échangea avec le paysan, propriétaire sans doute du modeste et rude véhicule, quelques paroles insignifiantes et amicales.

La charrette, après avoir débarqué son voyageur, continua son chemin vers le Havre, le paysan chantonnant un de ces refrains normands que les Normands chantent si mal, et la bête allégée de cent kilos à peu près.

Après une courte hésitation, l'homme au bâton sembla tout à coup se reconnaître.

Il tourna à droite.

Puis, s'engageant dans un chemin de traver se, il fit d'un pas gymnastique si relevé, qu'un percheron au trot l'aurait suivi difficilement.

Tout en marchant, il regardait avec attention autour de lui, non point par crainte de mauvaise rencontre, il était de taille à tenir tête à deux ou trois gars de force moyenne, mais par pure curiosité.

Il cherchait des indications, des signes de reconnaissance, que parfois un mot, car, à cette époque numérote, eut vraiment d'éclairissait, il soupirait presque.

Il avait marché près d'un quart d'heure et fait beaucoup de chemin, lorsqu'il aperçut, non loin de lui, sur sa gauche, blanchir, à travers les arbres, les murs grossiers d'une masure au toit de chaume.

Un énorme bouchon désignait de loin cette demeure peu tentante, pour une auberge ou tout au moins pour un cabaret, aux yeux du voyageur affamé ou au voyageur altéré par la soif ou la fatigue d'une longue étape.

Un peu plus loin, mais en pleine champs celui-là, apparaissait un bâtiment assez vaste et possédant toutes les dépendances extérieures d'une ferme.

Arrivé devant la porte du bouchon, trop basse pour la formidable stature, le voyageur s'arrêta, et s'appuyant sur son long bâton, il regarda autour de lui et se mit à examiner les êtres de la localité.

La première chose qu'il aperçut fut l'ensei gne, peinte sur un morceau de toile, grinçant au vent, et suspendue juste au dessus du bouchon.

Cette enseigne représentait un reptile, d'apparence fantasmagorique, vert pomme sur fond jaune, au dessus duquel on avait tracé ces mots en lettres noires de trois pouces de haut :

A LA LIMACE

Au dessous de l'intéressant animal, on lisait ces mots ayant bien toute la saveur normande :

Bon cidre à dépoter.

Le voyageur regarda l'enseigne avec satisfaction, et la regarda longtemps même, comme on eût pu faire un enfant de cinq ans chercher à déchiffrer ses premières lettres de l'alphabet.

Son examen ayant abouti à sa faim ou à sa soif, il se passa la langue sur ses lèvres épaisses et d'un rouge sanglant, et il le fit claquer contre son palais.

Il passait encore l'examen de la maison, qu'il se mit à travailler.

Sans plus hésiter, il entra dans le cabaret en se baissant.

La salle dans laquelle il pénétra était petite, basse, obscure, meublée seulement de quelques tables garnies de leurs bancs en bois.

L'air y était que le soir même s'en fortement battu et rendu raboteux par les pieds des visiteurs.

Un étroit comptoir, encombre de verres et de bouteilles de toutes sortes, faisait face à la porte.

Une fenêtre à guillotine, de quatre pieds carrés, aux vitres crasseuses, couvertes de toiles d'araignées, laissait pénétrer dans cet antre une lueur quasi-crépusculaire.

La salle était vide.

Le cabaretier manquait à son comptoir.

S'asseyant à une table, le voyageur s'installa confortablement le dos au mur, cela fait il frappa un fort coup de son gourdin sur la table voisine de la sienne.

A cet appel retentissant, le cabaretier accourut.

Le cabaretier était m'gare de trente-cinq à quarante ans.

Petit et trapu, il avait la mine chafonfine, l'œil plein d'astuce, le sourire moqueur, une profusion de cheveux roux qui ressemblait fort au bonheur d'une Parisienne de nos jours.

Cette masse de cheveux sortait d'un bonnet de coton qui ne devait jamais aller au blanchisseur plus de douze fois par an, et elle tombait en longues mèches drues jusque sur ses épaules.

Une paire d'énormes favoris taillés en *côte-lettes* arrivait jusqu'au coin de ses lèvres et achevait de lui composer la physionomie la plus grotesquement narquoise qui fut en pleine Normandie.

Ce cabaretier se nommait Anthime Guichard.

Sa race, Normand de Candebec, il portait le cachet indéfinible de sa race processive et madrée.

Au bruit produit par le gourdin du voyageur, nous l'avons dit, Anthime Guichard accourut à toutes jambes.

Il parut à la fois surpris et charmé de rencontrer un voyageur dans la salle commune.

Saluant : bonjour, dit le voyageur en lui remplissant son verre. Si le vin n'est pas bon, vous vous en prendrez à qui vous savez, mon brave

— A la vôtre..... répondit le cabaretier, qui, rendons-lui cette justice, n'était pas trop à cheval sur les marchandises.

Il a vraiment, dit Anthime Guichard ne se départant pas de son magnifique aplomb, mais à maintenir un bon ménage matin et soir, j'ai donné mon dernier morceau de viande Pour ce qui est des pommes de terre, elles souffrent cette année. Je n'ai conséquent pas à me moucher.

— Bien..... Dites-moi ce que vous avez, et je crois que ce sera le plus prudent et le plus court chemin, de votre nourriture la mieux appétit

— J'ai, monsieur, du pain, du lard, du jambon et des œufs, mais des œufs.....

— Pondus de quand ?

— De quand il vous plaira, répondit Anthime Guichard, qui ne s'imagin ait point parodier, en parlant de la sorte, une scène qui se passait à la cour du grand roi, du roi Soleil, de Louis le Grand, quatorzième du nom.

— Bon ! servez moi un pain de quatre livres, faites moi une omelette au lard, et apportez moi le jambon.

— Je combien d'œufs l'omelette ?

— Je n'ai pas très faim, répondit le voyageur après s'être consulté, mettez su.....

— Quatre.....

— Non, quinze.

Le cabaretier regarda sa pratique avec admiration.

— Vous n'avez pas de fromage ?

— Il faudrait être fou pour ne pas en avoir.

— Vous m'en donnerez.

— Lequel ?

— Celui que vous voudrez. Je les aime tous.

— Ça se retrouve bien, je n'en ai qu'un, pensa Anthime Guichard

— Et du vin, n'est ce pas ?

— Il est clair, vous n'êtes pas...

— Bon. Ce n'est pas ça que je vous demande. Combien le litre ?

C'est du vin fin..... je ne le vends pas au litre.

— Combien la bouteille, alors !

— Trente sous.

— Apportez toutes bouteilles.

— Monsieur attend quelqu'un !

— J'attends..... mon déjeuner.....

Monsieur prendra du vin, alors mon bonsieur ne prendra pas de cidre.

— Pourquoi ça..... que je n'en prendrais pas ? demanda le voyageur avec une certaine dignité offensée.

— Dame ! fit le cabaretier étonné.

— Donnez m'en un pot.

Anthime disparut.

Il était aussi ravi que stupéfait.

Il reparut bientôt après, portant un pain, un jambon, et le pot de cidre demandé.

Le tout fut placé soigneusement devant le voyageur.

— N'oubliez pas le vin et soignez mon omelette, dit celui-ci.

— Soyez tranquille.

L'autre entama le pain et le jambon.

Il mangeait d'un appétit formidable.

Au bout de dix minutes, à la stupéfaction du cabaretier, qui lui apportait une omelette aux proportions gigantesques, la moitié du jambon avait déjà disparu.

L'omelette ne vit attaquer avec vigueur.

Anthime Guichard ne quittait pas des yeux ce spectacle artistement et curieux.

Le voyageur lui dit entre deux bouchées :

— Mon vieux, achevez de me servir tout ce que je vous ai demandé, prenez un verre et asseyez-vous.

— M'asseoir !

— Là, en face de moi.

— C'est beaucoup d'honneur.

— Vous êtes bête ! faites vite..... J'ai à causer avec vous.

En un instant, le vin, le fromage et une bouteille d'eau-de-vie de marc furent placés sur la table.

Anthime s'assit en face de son client.

— A votre santé..... dit le voyageur en lui remplissant son verre. Si le vin n'est pas bon, vous vous en prendrez à qui vous savez, mon brave

— A la vôtre..... répondit le cabaretier, qui, rendons-lui cette justice, n'était pas trop à cheval sur les marchandises.

Il a vraiment, dit Anthime Guichard ne se départant pas de son magnifique aplomb, mais à maintenir un bon ménage matin et soir, j'ai donné mon dernier morceau de viande Pour ce qui est des pommes de terre, elles souffrent cette année. Je n'ai conséquent pas à me moucher.

— Bien..... Dites-moi ce que vous avez, et je crois que ce sera le plus prudent et le plus court chemin, de votre nourriture la mieux appétit

— J'ai, monsieur, du pain, du lard, du jambon et des œufs, mais des œufs.....

— Pondus de quand ?

— De quand il vous plaira, répondit Anthime Guichard, qui ne s'imagin ait point parodier, en parlant de la sorte, une scène qui se passait à la cour du grand roi, du roi Soleil, de Louis le Grand, quatorzième du nom.

— Bon ! servez moi un pain de quatre livres, faites moi une omelette au lard, et apportez moi le jambon.

— De combien d'œufs l'omelette ?

— Je n'ai pas très faim, répondit le voyageur après s'être consulté, mettez su.....

— Quatre.....

— Non, quinze.

Le cabaretier regarda sa pratique avec admiration.

— Vous n'avez pas de fromage ?

— Il faudrait être fou pour ne pas en avoir.

— Vous m'en donnerez.

— Lequel ?

— Celui que vous voudrez. Je les aime tous.

— Ça se retrouve bien, je n'en ai qu'un, pensa Anthime Guichard

— Et du vin, n'est ce pas ?

— Il est clair, vous n'êtes pas...

— Bon. Ce n'est pas ça que je vous demande. Combien le litre ?

C'est du vin fin..... je ne le vends pas au litre.

— Combien la bouteille, alors !

— Trente sous.

— Apportez toutes bouteilles.

— Monsieur attend quelqu'un !

— J'attends..... mon déjeuner.....

Monsieur prendra du vin, alors mon bonsieur ne prendra pas de cidre.

— Pourquoi ça..... que je n'en prendrais pas ? demanda le voyageur avec une certaine dignité offensée.

— Dame ! fit le cabaretier étonné.

— Donnez m'en un pot.

Anthime disparut.

Il était aussi ravi que stupéfait.

Il reparut bientôt après, portant un pain, un jambon, et le pot de cidre demandé.

Le tout fut placé soigneusement devant le voyageur.

— N'oubliez pas le vin et soignez mon omelette, dit celui-ci.

— Soyez tranquille.

L'autre entama le pain et le jambon.

Il mangeait d'un appétit formidable.

Au bout de dix minutes, à la stupéfaction du cabaretier, qui lui apportait une omelette aux proportions gigantesques, la moitié du jambon avait déjà disparu.

L'omelette ne vit attaquer avec vigueur.

Anthime Guichard ne quittait pas des yeux ce spectacle artistement et curieux.

Le voyageur lui dit entre deux bouchées :

— Mon vieux, achevez de me servir tout ce que je vous ai demandé, prenez un verre et asseyez-vous.

— M'asseoir !

— Là, en face de moi.

— C'est beaucoup d'honneur.

— Vous êtes bête ! faites vite..... J'ai à causer avec vous.

En un instant, le vin, le fromage et une bouteille d'eau-de-vie de marc furent placés sur la table.

Anthime s'assit en face de son client.

— A votre santé..... dit le voyageur en lui remplissant son verre. Si le vin n'est pas bon, vous vous en prendrez à qui vous savez, mon brave

— A la vôtre..... répondit le cabaretier, qui, rendons-lui cette justice, n'était pas trop à cheval sur les marchandises.

Il avait marché près d'un quart d'heure et fait beaucoup de chemin, lorsqu'il aperçut, non loin de lui, sur sa gauche, blanchir, à travers les arbres, les murs grossiers d'une masure au toit de chaume.

Un énorme bouchon désignait de loin cette demeure peu tentante, pour une auberge ou tout au moins pour un cabaret, aux yeux du voyageur affamé ou au voyageur altéré par la soif ou la fatigue d'une longue étape.

Un peu plus loin, mais en pleine champs celui-là, apparaissait un bâtiment assez vaste et possédant toutes les dépendances extérieures d'une ferme.

Arrivé devant la porte du bouchon, trop basse pour la formidable stature, le voyageur s'arrêta, et s'appuyant sur son long bâton, il regarda autour de lui et se mit à examiner les êtres de la localité.

La première chose qu'il aperçut fut l'ensei gne, peinte sur un morceau de toile, grinçant au vent, et suspendue juste au dessus du bouchon.

Cette enseigne représentait un reptile, d'apparence fantasmagorique, vert pomme sur fond jaune, au dessus duquel on avait tracé ces mots en lettres noires de trois pouces de haut :

A LA LIMACE

Au dessous de l'intéressant animal, on lisait ces mots ayant bien toute la saveur normande :

Bon cidre à dépoter.

Le voyageur regarda l'enseigne avec satisfaction, et la regarda longtemps même, comme on eût pu faire un enfant de cinq ans cher chant à déchiffrer ses premières lettres de l'alphabet.

Son examen ayant abouti à sa faim ou à sa soif, il se passa la langue sur ses lèvres épaisses et d'un rouge sanglant, et il le fit claquer contre son palais.

Il passait encore l'examen de la maison, qu'il se mit à travailler.

Sans plus hésiter, il entra dans le cabaret en se baissant.

La salle dans laquelle il pénétra était petite, basse, obscure, meublée seulement de quelques tables garnies de leurs bancs en bois.

L'air y était que le soir même s'en fortement battu et rendu raboteux par les pieds des visiteurs.

Un étroit comptoir, encombre de verres et de bouteilles de toutes sortes, faisait face à la porte.

Une fenêtre à guillotine, de quatre pieds carrés, aux vitres crasseuses, couvertes de toiles d'araignées, laissait pénétrer dans cet antre une lueur quasi-crépusculaire.

La salle était vide.

Le cabaretier manquait à son comptoir.

S'asseyant à une table, le voyageur s'installa confortablement le dos au mur, cela fait il frappa un fort coup de son gourdin sur la table voisine de la sienne.

A cet appel retentissant, le cabaretier accourut.

Le cabaretier était m'gare de trente-cinq à quarante ans.

Petit et trapu, il avait la mine chafonfine, l'œil plein d'astuce, le sourire moqueur, une profusion de cheveux roux qui ressemblait fort au bonheur d'une Parisienne de nos jours.

Cette masse de cheveux sortait d'un bonnet de coton qui ne devait jamais aller au blanchisseur plus de douze fois par an, et elle tombait en longues mèches drues jusque sur ses épaules.

Une paire d'énormes favoris taillés en *côte-lettes* arrivait jusqu'au coin de ses lèvres et achevait de lui composer la physionomie la plus grotesquement narquoise qui fut en pleine Normandie.

Ce cabaretier se nommait Anthime Guichard.

Sa race, Normand de Candebec, il portait le cachet indéfinible de sa race processive et madrée.

Au bruit produit par le gourdin du voyageur, nous l'avons dit, Anthime Guichard accourut à toutes jambes.

Il parut à la fois surpris et charmé de rencontrer un voyageur dans la salle commune.

Saluant : bonjour, dit le voyageur en lui remplissant son verre. Si le vin n'est pas bon, vous vous en prendrez à qui vous savez, mon brave

— A la vôtre..... répondit le cabaretier, qui, rendons-lui cette justice, n'était pas trop à cheval sur les marchandises.

Il a vraiment, dit Anthime Guichard ne se départant pas de son magnifique aplomb, mais à maintenir un bon ménage matin et soir, j'ai donné mon dernier morceau de viande Pour ce qui est des pommes de terre, elles souffrent cette année. Je n'ai conséquent pas à me moucher.

— Bien..... Dites-moi ce que vous avez, et je crois que ce sera le plus prudent et le plus court chemin, de votre nourriture la mieux appétit

— J'ai, monsieur, du pain, du lard, du jambon et des œufs, mais des œufs.....

— Pondus de quand ?

— De quand il vous plaira, répondit Anthime Guichard, qui ne s'imagin ait point parodier, en parlant de la sorte, une scène qui se passait à la cour du grand roi, du roi Soleil, de Louis le Grand, quatorzième du nom.

— Bon ! servez moi un pain de quatre livres, faites moi une omelette au lard, et apportez moi le jambon.

— De combien d'œufs l'omelette ?

— Je n'ai pas très faim, répondit le voyageur après s'être consulté, mettez su.....

— Quatre.....

— Non, quinze.

Le cabaretier regarda sa pratique avec admiration.

— Vous n'avez pas de fromage ?

— Il faudrait être fou pour ne pas en avoir.

— Vous m'en donnerez.

— Lequel ?

— Celui que vous voudrez. Je les aime tous.

— Ça se retrouve bien, je n'en ai qu'un, pensa Anthime Guichard

— Et du vin, n'est ce pas ?

— Il est clair, vous n'êtes pas...

— Bon. Ce n'est pas ça que je vous demande. Combien le litre ?

C'est du vin fin..... je ne le vends pas au litre.

— Combien la bouteille, alors !

— Trente sous.

— Apportez toutes bouteilles.

— Monsieur attend quelqu'un !

— J'attends..... mon déjeuner.....

Monsieur prendra du vin, alors mon bonsieur ne prendra pas de cidre.

— Pourquoi ça..... que je n'en prendrais pas ? demanda le voyageur avec une certaine dignité offensée.

— Dame ! fit le cabaretier étonné.

— Donnez m'en un pot.

Anthime disparut.

Il était aussi ravi que stupéfait.

Il reparut bientôt après, portant un pain, un jambon, et le pot de cidre demandé.

Le tout fut placé soigneusement devant le voyageur.

— N'oubliez pas le vin et soignez mon omelette, dit celui-ci.

— Soyez tranquille.

L'autre entama le pain et le jambon.

Il mangeait d'un appétit formidable.

Au bout de dix minutes, à la stupéfaction du cabaretier, qui lui apportait une omelette aux proportions gigantesques, la moitié du jambon avait déjà disparu.

L'omelette ne vit attaquer avec vigueur.

Anthime Guichard ne quittait pas des yeux ce spectacle artistement et curieux.

Le voyageur lui dit entre deux bouchées :

— Mon vieux, achevez de me servir tout ce que je vous ai demandé, prenez un verre et asseyez-vous.

— M'asseoir !

— Là, en face de moi.

— C'est beaucoup d'honneur.

— Vous êtes bête ! faites vite..... J'ai à causer avec vous.

En un instant, le vin, le fromage et une bouteille d'eau-de-vie de marc furent placés sur la table.

Anthime s'assit en face de son client.

— A votre santé.....